

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

LE FRANGY

Quid times ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 50-54

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Quid times?

— Je vois bien qu'avec vous je perds mon latin. Dernièrement j'ai essayé de vous convaincre de la vérité la plus élémentaire en vous parlant de la nécessité de se grouper et d'agir en catholiques : et voici que vous revenez plus hésitant, plus découragé que jamais. Où diantre avez-vous donc passé ?

— Oh, tout près d'ici ; et je vous assure qu'on vous a rudement traité vous et vos théories sur le « rassemblement ».

— Vraiment on s'est occupé de ça. Alors, on m'a pris au sérieux. C'est plus que je ne mérite, mais tout ce que je désirais. J'ai voulu tout bonnement attacher le grelot... et vous me dites...

— Un grelot, mon cher ! Dites donc une cloche, un carillon !

— Le tocsin, quoi !

— Pas de plaisanterie, s'il vous plait. On trouve tout simplement que vous faites trop de bruit.

— Ah oui, je la connais celle-là : le bien ne fait pas de bruit... et le bruit ne fait pas de bien. On me l'a servi déjà bien des fois et sur tous les tons : en majeure, en mineure, et en bémol... surtout en faux bourdon.

— Et pour vous faire plaisir je suis sûr qu'on vous a porté l'antienne en *üs* et en... omme, galican que vous êtes.

— Pour ça, non : ous, oum, du dom Pottier tout pur.

— C'est donc, qu'en général on vous trouve trop chauvin, trop ardent, trop combattif ! Et ici, chez nous c'est comme ailleurs : on est calme, toujours calme. Charette ! respect pour nous !

— C'est une variante du bien et du bruit, et du bruit du bien, que vous me citiez tout à l'heure: mais cela revient au même. Soyez tout ce que vous voudrez, mais pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! c'est ce qu'on a l'air de vous dire quand on vous parle, et de penser quand on ne vous parle pas. Et bien, non : cette position de chiens assis, de chiens muets ne nous convient pas, à nous autres catholiques. La charité la plus chrétienne ne doit pas nous faire recevoir, sans crier gare, les injures qu'on nous adresse et sans riposte les coups qu'on nous donne. Dent pour dent! Oeil pour œil! Et cela surtout quand il s'agit de ceux qui, hier encore, mangeaient à notre table et vivaient sous notre toit. Trahir est un crime; et c'est un autre crime d'encourager la trahison ou de trembler devant elle.

— Mais vous savez bien que nous ne devons pas nous venger : et que comme le Christ au prétoire, nous devons nous taire.

— Pas toujours, et le Christ n'a jamais voulu, par ces paroles, démentir celles qu'il prononça en d'autres circonstances, et où il nous invite à nous occuper des affaires de Notre Père qui est dans les cieus. Les affaires de « Notre Père » ce sont les affaires de la religion outragée, du Christ méconnu, de la tradition violée, de l'Évangile déchiré, de l'Église insultée.

— Et l'opinion publique, qu'en faites-vous ?

— L'opinion est aveugle, vous le savez. Il ne faut jamais la braver, me disait un de mes vieux maîtres ; mais il n'est pas toujours permis de la suivre et, quelquefois même, il est nécessaire de l'instruire et de la diriger. Puisque nous vivons dans une république et qu'une république nous reconnaît des droits, nous avons au moins celui de protester contre les injustices : ce n'est pas grand'chose, je le veux bien, mais encore faut-il le sauvegarder.

— C'est possible dans cette France qui se souvient encore d'avoir été la fille aînée de l'Église. Mais cela ne

se peut guère dans un pays où l'on n'a jamais su voir dans le catholicisme qu'un obstacle au progrès et dans les prêtres, les moines et les nonnes que des êtres antidiluviens. Protester ou siffler : c'est la même chose.

— Il me semble, excellent ami, que vous méconnaissez un peu trop la valeur de votre pays. Il doit à son éducation séculaire les préjugés qu'il nourrit contre nous, et, c'est là, chez le peuple surtout, une excuse qu'il ne faut pas négliger. Mais, en maintes circonstances, il nous a rendu justice et reconnu nos mérites et nos droits. Il serait donc d'autant plus surpris de nous voir abdiquer devant la rage de ceux qui voudraient nous anéantir parce qu'ils n'ont pas voulu nous suivre : car il sait aussi bien que nous que le linge sale se lave en famille, Quand je vous disais dernièrement de nous grouper, de nous associer, de nous rassembler, c'était d'abord contre les transfuges et les renégats : leur chute méritait de la pitié, leur opiniâtreté et leur lâcheté nous oblige à la leur retirer.

— Je ne suis pas encore convaincu : patience et longueur de temps font plus que colère ni rage ! Et tout cela, pardonnez-moi de vous le dire, tout ce que vous m'insinuez ressemble à de la colère, à de la rage, à de la vengeance.

— Vous me prêtez, cher ami, des sentiments bien noirs : de la rage, de la vengeance, sûrement non : de la colère, peut-être, mais elle n'est pas toujours un péché. Il y a de justes colères et de saintes indignations. C'est parce que nous n'en connaissons presque plus que nous passons pour des poules mouillées et que notre religion passe pour être la religion des vieilles femmes et des enfants.

— « Apprenez de moi que je suis doux. Bienheureux les pacifiques ». C'est le bon Maître qui a prononcé ces suaves paroles. Vous paraissez l'avoir oublié.

— Non, je ne les ai pas oubliés, ces enseignements divins, et plus je vieillis, plus j'en comprends la signification.

Mais n'est-ce pas Lui aussi qui a reproché aux apôtres leur somnolence durant les premières heures de la Passion ? N'est-ce pas lui qui leur a dit : « pusillanimes », ce qui veut dire : peureux ou lâche ? Et où donc, sinon dans les Saintes Ecritures, trouvons-nous, preuves à l'appui, que la division, l'éparpillement engendre la ruine et la désolation ? On fait dire à Jésus, comme à Léon XIII, tout ce qu'on veut, sans se demander si on fait de leurs paroles la véritable application, la seule qui leur convient. C'est là un jeu qui ne manque pas d'esprit, mais qui n'est pas digne de croyants et de soldats de la bonne cause.

— La bonne cause, dites-vous. Ah ! qu'elle est mal servie quelquefois par ceux qui ont reçu la mission de la défendre. Tout notre mal vient de là : on nous juge nous, nos institutions, notre Eglise, notre sainte religion d'après les fruits secs qui se sont détachés du tronc, desséchés et pourris par les contacts malsains qu'ils n'ont pas su éviter.

— Raisons de plus pour nous solidariser avec eux. Ils ne nous appartiennent que de loin : ce sont des déchets propres à toutes sortes de mélanges et de combinaisons qui n'ont plus rien à gagner à notre amitié, tandis que nous avons tout à perdre en leur société.

— Oui, certes ! Mais encore ne faut-il éveiller le chat qui dort. Ce chat est de la famille du tigre, et les questions religieuses surtout lui feraient pousser de terribles rugissements. On ne pardonne pas au catholicisme son intransigeance dans la doctrine, sa fermeté dans les principes de la morale, sa fidélité au passé.

— Ajoutez encore, puisque vous êtes entrain d'énumérer ses taches, sa vieille marotte de vouloir dominer le monde au nom de son fondateur.

Mais oui, certainement ! C'est ce qu'on lui reproche amèrement, car on y voit une guerre à la liberté de conscience, à la liberté des cultes, à la liberté de la pensée, à l'émancipation

de la raison, à la glorification de la chair. Et c'est bien dangereux, à l'heure qu'il est, de faire parade de ces désirs d'évangélisation ou de vouloir simplement s'en servir.

— Il vaut donc mieux, d'après vous, se résigner à devenir la pâture des fauves et à mourir en bêlant piteusement. Bêê! Bêêê! Bêêê! Non merci! Cette musique ne me va pas. J'entends comme vous le rugissement du tigre : et pour me servir d'une comparaison plus évangélique, je sens les secousses imprimées au vaisseau qui nous porte par les flots d'une mer déchaînée. Mais j'ai une confiance aveugle au pilote de cette frêle embarcation : et c'est à lui que je pense en vous demandant : « Quid times ?... » que crains-tu ? Je ne sais ni où, ni comment, il apaisera les flots : je ne sais ni où, ni comment il parlera à la tempête : mais en attendant, je voudrais que vous et moi, que tous ceux qui partagent nos destinées et qui sont ballotés avec nous, demeurent à leur poste, cramponnés, s'il le faut, au bois qui a servi à construire la nef de l'Eglise. Nous ne mériterons de voir la terre promise et de nouveaux triomphes de la vérité que si nous n'avons pas désespéré durant la tourmente. Encore une fois, courage !

— Courage ! Courage ! C'est facile à dire, et très dur à obtenir. Avec des théories comme les vôtres on perd le sommeil, l'appétit, la tranquillité, on devient neurasthénique, hypocondriaque, morose ; c'est un suicide à petit feu.

— Pauvre petit ! Cher amour ! Vous voulez du lolo du susuc ; et moi, comme l'enfant grec de Victor Hugo, je voudrais de la poudre et des balles. On ne s'entendra jamais.

— Vieux coq, va !

— Adieu, vieille poule, au revoir !